

vaient pour ainsi dire au milieu d'une vaste volière où pélicans, grues, flamants roses, oies, ibis, canards, réunis par familles, vivaient en bonne intelligence.

Aussi loin que pouvait porter le regard, on ne voyait que de longues rangées d'oiseaux aquatiques en train de se dégourdir le gosier par toutes sortes de cris peu harmonieux.

Ce fut Kalouda qui fournit l'explication du fait.

—Les îles des Kabirkos ! dit-elle. Les reines blanches en avaient entendu parler. Elles avaient, au début de leur règne, dirigé une expédition contre les Kabirkos, voisins difficiles qui ravageaient de temps en temps les frontières de l'ouest du royaume des Makalolos, mais elles n'avaient jamais poussé jusqu'aux îles sacrées, situées au milieu d'un pays impénétrable, asile des divinités adorées par ces peuples grossiers.

—Et que sont ces Kabirkos ? demanda Farandoul.

—Les reines noires s'exclamèrent :

—Pires que des Niam-Niams ! d'affreux pillards, des bandits toujours en guerre avec leurs voisins.

—Diable ! diable ! c'est qu'il me semble que nous sommes bien aventureux ici ! Évidemment les lieux aperçus cette nuit étaient ceux de leurs villages ! Nous aurons du mal à leur échapper. Par bonheur nous avons trouvé cette passe où nous sommes à peu près bien cachés, le tout est de ne pas être découverts avant d'avoir trouvé un moyen d'en sortir. Je vais pousser une reconnaissance dans les environs, vous allez tous rester dans le bateau en m'attendant... en cas de danger rabattez les panneaux et défendez-vous jusqu'à mon retour.

Et Farandoul, les revolvers à la ceinture et le fusil à la main, gagna la rive et s'enfonça dans la forêt.

Ses compagnons l'attendirent jusqu'à six heures du soir et déjà l'inquiétude commençait à les gagner lorsqu'il apparut marchant avec des précautions infinies. Il leur fit signe de garder le silence et rentra avec eux dans le salon du *Solitaire*.

—Je ne m'explique pas, leur dit-il comment hier nous avons pu gagner cet asile sans avoir été entendus.

L'obscurité nous a empêchés d'apercevoir deux ou trois gros villages établis près du fleuve et les lieux que nous avions devant nous étaient ceux d'un autre village plus important situé sur la rive même. Le Nkari forme ici une sorte de lac qui s'étend à deux lieues derrière ces îles, j'ai parcouru les rives de ce lac, une superbe végétation le couvre et s'étend à perte de vue. Nous allons rester ici pendant quelques jours, le temps de reconnaître le cours du fleuve pour ne pas nous lancer à l'aventure au milieu des villages kabirkos ! D'ailleurs ce petit repos nous reposera de nos fatigues et de nos privations ; plus tard, ravitaillés et bien approvisionnés de bois, nous reprendrons notre route.

Doux jours se passèrent assez tranquillement. Farandoul, parti dès le matin, poussait assez loin ses reconnaissances, mais il n'avait pas encore découvert un passage permettant d'éviter les villages échelonnés sur le lac.

Les passagers reprenaient leurs forces, déjà même elles se plaignaient de la médiocre qualité des vivres. Flamants et pélicans sont un maigre régal, leur chair ayant un goût d'huile désagréable. Ce fut Niam Niam, très fureteur, qui découvrit le moyen d'apporter de la variété dans les repas.

A cinq cents mètres du mouillage, dans une petite baie entourée d'une palissade, s'élevait une sorte de temple aquatique réservé à une douzaine de gigantesques pélicans, objets de l'adoration des Kabirkos. Ces énormes volatiles, vifs et alourdis à ne pas pouvoir se remuer, recevaient chaque matin une provision de poisson frais pour la journée. C'était ce poisson que Niam-Niam voulait dérober aux dieux des Kabirkos. Le lendemain matin, Farandoul et Désolant, aux aguets près du temple, virent les Kabirkos, guidés par les sorciers, apporter, avec toutes les marques de respect possibles, une superbe provision de poissons. Les sorciers seuls entrèrent dans le temple, et se virent aussitôt entourés de leurs dieux à plumes.

Quand tous les nègres furent partis, Farandoul et Désolant se hâtèrent de pénétrer dans l'enclos et se jetèrent sur ce qui restait de poisson ; ils allaient en emporter une suffisante quantité lorsque les pélicans, revenus de leur étonnement, se précipitèrent sur eux avec des cris rauques. Il fallut songer à se défendre. Les deux blancs ne s'attendaient guère à pareille résistance ; repoussés d'abord, ils eurent bientôt mis le poignard à la main et tombant sur les pélicans ils combattirent vaillamment pour la conquête du poisson convoité. Honneur au courage malheureux ! Les pélicans défendirent jusqu'au bout leur nourriture et ne succombèrent que sous les armes des blancs. Au bout d'un quart d'heure de lutte, ceux-ci étaient les maîtres du champ de bataille.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 2 JUIN 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annouces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FLEURY & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 325.

CAUSERIE

Pour aujourd'hui je vais mettre de côté toute question de politique, je vais laisser au repos le grand vicar et les Folies Bergères, je vais oublier Lisette et je ne m'occuperai nullement de notre gros premier ministre le bon M. Moussieu.

Je viens de lire un livre charmant. Les souvenirs de collège de M. André Theuriot, et cela m'a fait complètement oublier pendant quelques heures les agitations, les soucis de la vie présente. De même que le voyageur fatigué après une longue journée de marche s'arrête vers le soir pour jeter un coup d'œil en arrière de lui, et contempler d'un regard satisfait la route parcourue, ainsi je me suis arrêté. J'ai reporté ma pensée à quinze ou vingt ans en arrière et pendant quelques instants délicieux j'ai vécu de la vie d'autrefois, de cette vie pleine de charme où on ne s'occupe ni du passé, ni de l'avenir, où l'on voit tout en rose et où tout nous sourit.

Au milieu des souvenirs que ce retour sur moi-même évoquait je revoyais mes compagnons de collège non pas comme ils sont aujourd'hui plus ou moins vieillis par les mille et un soucis de l'existence, mais comme ils étaient alors, c'est-à-dire dans tout l'épanouissement de la jeunesse. Je me retrouvais au sein de ces joyeuses et folles réunions qui revenaient invariablement tous les jours de congé, et où un rien nous faisait rire aux larmes. Si pendant la semaine l'un de nous avait fait un de ces bons tours qui font tant rager les professeurs, on le félicitait chaleureusement et on le proclamait à l'unanimité le plus grand homme de son siècle. Que les temps sont changés ! Il en faut beaucoup plus aujourd'hui pour nous faire rire.

Je vais cependant essayer de vous

dérider un peu en vous racontant une amusante anecdote que je trouve dans le charmant petit livre dont je vous ai parlé en commençant cette causerie ; je laisse la parole à M. André Theuriot :

« A l'époque où j'étais en quatrième, un vent de dissipation et d'insoumission me faisait tourner la tête et m'insufflait dans la cervelle toute sorte de tentations perverses. Chaque fois que je passais devant le réduit noir et fortement verrouillé qui servait de cachot, et qui était situé au bas de l'escalier, la vue de cette geôle dont l'intérieur m'était encore inconnu exerçait sur moi une sorte d'attraction malsaine et de curieuse terreur. J'étais possédé de l'envie de fêter à mon tour de la prison et d'ajouter cette auréole du martyre aux lauriers que m'avaient déjà vus les bonnes farces que je jouais à mon professeur. Ce dernier était un gros homme un peu sourd, apoplectique et rageur, que nous avions surnommé le bœuf, à cause de sa démarche pesante et son front bombé, surmontant deux yeux ronds et saillants. De son vrai nom, il s'appelait M. Dordelu, et sur nos tables noires, tailladées à coups de couteau, nous gravions irrévérencieusement la charge du « bœuf Dordelu » accom-

modé en façon de bœuf Apis. Hanté sans cesse par le désir de faire connaissance avec la cage du rez-de-chaussée, il n'est pas de vilains tours que je n'aie inventés afin de pousser à bout cette patience bovine. Seulement, je ne voulais pas me faire prendre grossièrement sur le fait, j'y mettais de la coquetterie, j'exécutais mes tours en artiste, et, quand j'avais réussi à dépister les recherches de Dordelu, je ne me sentais pas de joie, ayant eu en même temps les trousseaux du coupable qui va être pincé, et la volupté d'avoir échappé encore à la prison.

Une après-midi d'été, j'eus l'idée d'emporter avec moi un mien cochon d'Inde et de l'enfermer adroitement dans l'intérieur de l'énorme poêle de fonte qui décorait la classe. J'avais eu le raffinement de pourvoir le prisonnier d'une carotte appétissante, afin qu'il se tint coi pendant la première demi-heure. Mais une fois la carotte mangée, l'aimable rongeur commença à se trouver mal à l'aise dans sa froide cage de fonte, et tout à coup un grognement aigu et mystérieux retentit dans le silence relatif de la classe. On était en train de réécouter les leçons, et debout devant la chaire, je venais de psalmodier le premier vers du second chant de l'Énéide :

« Contingere omnes intontique oratione...

« A ce cri étrange, M. Dordelu releva la tête, regarda d'un oeil soupçonneux ses huit élèves et s'exclama :

« — Qu'est-ce qui a mugi ?

« Pour toute réponse, des rires rentrés sous les lèvres convulsivement agitées, puis un second grognement suraigu.

« Cette fois M. Dordelu avisa un élève qui se pinçait la bouche, et le désignant d'un doigt irrité :

« — Maginot, dit-il, c'est vous qui avez mugi. — Moi, M'sieur ? — Oui, vous, A la porte ! » Et Maginot sortit en protestant de son innocence.

« Maintenant, continuez la leçon ! Et je reprends ; « Contingere omnes... » mais je suis de nouveau interrompu par la plainte de mon infortuné cochon d'Inde.

« Nouvel élève accusé d'avoir mugé, nouvelle expulsion rageusement ordonnée. La classe se vidait peu à peu, mais M. Dordelu poursuivait impitoyablement ses exécutations tant qu'à la fin nous restâmes seuls, lui, dans chaise, moi debout et énonçant :

« Inde pater encas sic orsus ab alto... »

« Le cochon d'Inde se mit à geindre de plus belle. Cette fois, M. Dordelu n'y comprenait rien, et jamais je ne vis figure plus effarée.

« — Comment, on a encore mugé ? C'est toi, petit drôle.

—Moi, m'sieur ? Je réétais.

« Et le grognement recommençait plus perçant. — Alors je relevai hypocritement la tête et contemplant la face ahurie du professeur, j'insinuai effrontément : — C'est peut-être vous, m'sieur. — Le vase déborde, M. Dordelu se précipita hors de sa chaire, ouvrit la porte du poêle... Et ce jour-là, moi et mon cochon d'Inde nous fîmes connaissance avec le cachot noir situé au bas de l'escalier. »

Pour finir :

J'avais promis de ne plus parler des Folies-Bergères mais le mot de la fin qui m'arriva de là bas est tellement joli que je me vois forcé de manquer à ma promesse.

Trois amis que je crois inutile de nommer se trouvaient un soir à ce fameux théâtre. Au beau milieu de la représentation l'un d'eux disparaissait et on ne le voit plus. Les deux autres s'inquiètent et commencent à faire des perquisitions dans tout le théâtre, vaines recherches. Ils allaient perdre tout espoir de retrouver leur ami quand il leur vient tout à coup l'heureuse idée d'aller explorer les coulisses. Là ils retrouvent le fugitif en train de causer dans la loge d'une artiste. « Ah ! ah ! nous vous y prenons, firent les deux amis. Que faites-vous en ces lieux ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

— « J'étais en train de donner à mademoiselle une leçon de géographie. — Ah ! très-bien ! vous êtes sans doute à la recherche de nouveaux hémisphères ? »

Perfectionnement des chiens.

Les Anglais viennent de perfectionner les chiens.

Comment ? diriez-vous.

C'est bien simple cependant le procédé qu'ils emploient ; et, dût-on nous faire un procès en contrefaçon nous n'hésiterons pas à débiter le truc.

Lorsque le chien est tout jeune, on lui fait une incision à la naissance de la queue qu'on recourbe ensuite ; puis insérant le bout pointu dans l'incision à l'aide d'un bandage on la maintient dans cette situation.

Quelques jours après, la plaie est cautérisée et l'on possède un chien dont l'appendice caudal, en forme d'anneau de sautoir, est tout à fait réjouissant à voir et donne des facilités pour prendre l'animal sans crainte d'être mordu.

Reste à savoir si nos chiens sont d'aussi bonne composition que ceux d'Albion et s'ils supporteront sans soufreiller cette nouvelle mode.

COUACS

Un journal annonce fort sérieusement que les grandes fêtes qui devaient avoir lieu le 21 avril à Rome, au sujet de l'anniversaire de la fondation de la Ville (*Urbs* en latin), sont retardées de quelques jours.

C'est le 21 avril que fut fondée Rome. Mince d'exactitude !

Et il y a de cela deux mille six cent trente-sept années.

On a évidemment retrouvé à Pompéi le récit du reporter d'un journal américain témoin du fait.

Romulus, vêtu d'un pantalon de maunin et d'un chapeau de paille à larges bords, arrive vers midi, avec un sac de voyage et une canne.

Rémus porte un grand parapluie de quoi dîner et tout ce qu'il faut pour dîner.

Romulus trace immédiatement le plan des fortifications et indique peut-être l'emplacement du Vatican.

—Là, dit-il, sera un jour le Quirinal.

—Ça manque de femmes, fait Rémus ; il faudra enlever les Sabines !

Aussi fort qu'Hervé !...

Il ne faut pas trop blaguer, c'est ainsi qu'on construit aujourd'hui des villes en Amérique.

Joué jeudi vers les sept heures on pouvait voir au coin des rues Amherst et Ste Catherine une foule considérable et on crut à un commencement d'émeute. Les marchands voisins effrayés s'empressèrent de fermer leur magasin et on courut avertir la police. Une escouade de huit hommes arriva bientôt sur les lieux et ce n'est qu'alors qu'on s'aperçut que c'est attroupement se composait de gens parfaitement paisibles qui s'étaient tout simplement arrêtés devant les vitrines de MM. Dorome et Lefrançois pour admirer la superbe collection de chapeaux que ces messieurs venaient de recevoir. Les gardiens de la paix eurent bien d'abord l'intention de faire fermer le magasin, mais après s'être informés des prix de ces chapeaux ils ne purent que féliciter les populaires chapeliers sur leur esprit d'entreprise et sur leur manière de faire du commerce.

Il y a des gens qui ont la manie de prononcer des discours sur la tombe de l'ami qu'ils conduisent au cimetière.

L'un d'eux, employé chez un grand manufacturier avait accompagné les restes de son patron. Il s'approcha de la fosse entr'ouverte et d'une voix émue, il dit après avoir longtemps hésité :

—Adieu, patron ! adieu, portez-vous bien.

MOUCHES ET PUNAISES

Les mouches, les coquerelles, les fourmis, les punaises des lits, les rats les souris, les suisses, les taupes sont chassés par le « Rough on Rats », 15 cents.